La violence
Analyse conceptuelle

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Violence ou l'anti-nature : «Polemos est le père de toute chose». 1
II. Violence ou le pouvoir illégitime..... 3
III. Violence originelle..... 8
IV. Conclusion : la contre-violence. 12

****

La violence est-elle l'origine de l'homme ? Notre impossibilité à découvrir et à penser une humanité sans violence nous conduit à renoncer à chercher une origine de la violence dans une cause étrangère à l'homme et nous conduit même à envisager la violence comme originalité de l'homme, relevant de sa nature. Mais étant donné que le pouvoir de faire violence est aussi capacité de se faire violence, se faire ou se transformer en identifiant son être avec la chose *violence* aussi bien subie qu'imposée à autrui, qu'est-ce qu'une nature qui ainsi se dénature ? Plus spécifiquement, si la violence est dès l'origine de l'homme, comment l'homme se rapporte-t-il à son origine? Être rapporté, renvoyé, identifié à son origine, à une origine et une origine une, impartageable et indéniable, n'est-ce pas la première violence dont l'homme fait l'expérience ?
La thèse que nous examinerons est de penser que la **violence n'est pas l'agression gratuite de l'autre mais le refus de partager son origine avec l'autre**. Ce que la violence met à jour et à vif est que notre origine n'est pas dans une identité homogène (ma race, mon sang, mon groupe) mais que nous trouvons notre origine dans un rapport par lequel il y a moi et l'autre, rapport qui nous met à distance de notre identité première car je suis ce rapport de moi à l'autre et de l'autre à moi, et non pas une parfaite égalité à moi-même. Ce mode d'être en relation de l'homme invite à repenser la violence non plus comme fond de la nature humaine, ni comme excès du pouvoir entre les hommes, mais bien comme lieu où se fait jour une certaine impossibilité de vivre sans l'autre, inhérente à toute existence humaine.

I. Violence ou l'anti-nature : «Polemos est le père de toute chose».

Dans ce fragment 53 du penseur grec Héraclite, Polemos, Dieu de la guerre, figure la confrontation originelle des éléments en tant que déchirure de l'unité et éclosion des différences, scission dès l'origine qui maintient en tension ce qu'elle sépare (on retrouve une notion analogue dans le *tohu bohu* qui précède dans le texte de la *Genèse* la création divine par séparation des éléments). Est premier non pas l'unité mais le différend qui

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.

Culture Générale

La violence

Analyse conceptuelle

permet au différent d'apparaître, non pas l'harmonie mais la confrontation qui tient en respect toute chose, les maintenant à distance, dans le respect tendu de leur altérité.
Il est tentant d'identifier malgré tout ce principe polémique avec une identité stable, de faire de la guerre un état naturel de l'homme et de définir la violence comme réelle nature humaine.
Prédation : La violence de l'homme est-elle contre-nature ou l'expression d'un besoin naturel ? Plus précisément, la violence peut-elle être comprise comme un moyen de subsistance ? C'est ce que semble proposer le préhistorien Leroi-Gourhan qui présente la violence comme «technique fondamentalement liée à l'acquisition alimentaire», et, par extension, voit dans la guerre une «chasse à l'homme» dans le but d'en acquérir la force vitale. Deux objections peuvent être faites à cette conception darwinienne de la violence : d'une part, l'observation anthropologique du fait que, même dans les sociétés cannibales, le but de la guerre n'est jamais de tuer les ennemis pour les manger, la guerre ne répondant à un mobile biologique mais social (voir l'analyse de P.Clastres). D'autre part, les spécialistes du comportement soulignent la distinction entre l'agressivité et la violence[1] : l'agressivité s'exerce toujours dans un but (par instinct ou par volonté) de conservation, utilisant aussi bien le moyen de la prédation pour "se restaurer", que les moyens de défence pour conserver son espace de vie (c'est-à-dire son environnement vital, ensemble comprenant au minimum un territoire et les membres de sa lignée). La violence apparaît-elle comme **acte ayant pour intention consciente de détruire sans but vital immédiat**, qu'elle s'exerce sur des objets, des ennemis et même des proches ou soi-même.

Passage à l'acte De fait, sans minimiser la violence possible entre animaux, on observe que l'homme est cet animal qui, le plus souvent, se bat à mort pour des questions qui ne sont pas immédiatement vitales (à la différence du combat pour la vie qui passe par l'affrontement et les rivalités sexuelles, alimentaires et autres). D'où l'absence de finalité apparente de sa violence. On ne passe pas à l'acte violent pour obtenir quelque chose mais on fait violence parce qu'on est violent à moment donné, on se laisse emporter par la violence qui est la notre. Dans l'analyse des crimes, on observe que la motivation déclarée des sujets caractériels pour être passé à l'acte s'exprime fréquemment comme une obligation de "faire quelque chose" pour arrêter la progression conflictuelle, l'état de tension insupportable ayant atteint un point de non retour. Ceci rejoint la constante de l'impulsivité dont témoignent des sujets de tout tempérament ("c'était plus fort que moi") : «on devient violent quand on se laisse dépasser par la réaction motrice. La violence se produit quand le corps se met à "parler" à la place du sujet ("j'ai répondu avec les poings")»[2].

[1] Une réflexion peut être faite sur l'usage des termes comme "bestialité" pour qualifier le comportement humain violent comme si certains comportements étaient la résurgence d'une nature infra-humaine, l'être bestial. Les criminologues sont sensibles dans le discours de justification des criminels à cette disculpation de l'homme qui consiste à projeter ses actes inhumains sur un pseudo monde animal : «le monde animal est innocent. Ce qui n'est pas innocent, c'est de se référer au monde animal pour justifier la bestialité de l'homme» (Marie-Jean Vinciguerra, *Nouvelles réflexions sur la violence*, p.4 ; Journées de l'Association française de criminologie, Ajaccio, oct. 1983)

[2] *Réponses à la violence*, 2, recherches sur les aspects psychologiques et biologiques de la violence ; Comité d'études sur la violence, la criminalité et la délinquance présidé par A. Peyrefitte ; Documentation française 1977, pp.26-27

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

La "perte de ses moyens" dans le passage à l'acte violent est en même temps perte de la fin (finalité et terme à la tension éprouvée) car le passage à l'acte «n'apporte jamais l'apaisement escompté, même quand leurs auteurs se déchaînent sur celui ou celle qu'ils considèrent comme leur persécuteur, ils n'épuisent pas leur agressivité dans l'acte. Ils conservent le sentiment d'avoir été "joué" dans une situation qu'ils n'ont pas su maîtriser» (p.29-30). On trouve ici les caractéristiques de la compulsion de répétition : le passage à l'acte n'est pas l'invention soulageante d'un exutoire à la tension mais la répétition d'une expérience ayant un caractère douloureux, sans perspective de satisfaction (violer à répétition, harceler tous les jours son conjoint, exhiber sa douleur à tous ceux que l'on rencontre comme forme de violence morale, etc.…)

Si le passage à l'acte violent est une forme de servitude volontaire dans la compulsion de répétition, la violence elle-même ne serait-elle pas une façon de s'asservir pour ne plus avoir à supporter sa liberté

Pulsion : Pourquoi cependant l'homme est-il violent à l'extérieur, pourquoi exprime-t-il sa violence sur autrui ?

Selon Freud, toute pulsion, y compris la pulsion de vie qui nous pousse à rechercher le plaisir - et par exemple le plaisir de détruire - tend à l'abolition de son objet, donc à la suppression du mobile qui la met en mouvement et lui donne d'être dans une tension d'inachèvement ; en un sens, la pulsion nous fait vivre pour épuiser notre vie et revenir à l'état inorganique où disparaît toute excitation, tout désir et toute affection, ce que Freud désigne par état de Nirvana (en ce sens, la pulsion a un caractère "répressif" et conflictuel avec la dynamique de vie qu'elle suscite, l'opposition schématique de la répression des pulsions à leur libération n'est pas pertinente dans l'analyse des fondements pulsionnels de l'humain). La violence est dès lors à situer dans un jeu complexe entre auto-conservation et autodestruction de soi, entre narcissisme et pulsion de mort. C'est la complexification inhérente à l'évolution de la vie qui entraînerait un détournement de la pulsion de mort, originellement tournée contre soi, désormais tournée sur un objet extérieur, voire sur le monde comme totalité des objets que je peux détruire. L'identification à soi (se faire une image unifiée de soi) c'est-à-dire le narcissisme, n'est rendu possible qu'en corrélation avec le développement de l'agression comme projection hors de soi du morcellement (castration, mutilation, dislocation…). Le soi humain se fait en projetant hors de lui la possibilité (fantasmée) de se défaire, il trouve sa place, son lieu propre (son corps comme lieu du moi n'appartenant qu'à lui) qu'en expropriant hors de lui la hantise d'être déplacé, de perdre sa place et toute place, d'être disloqué.

Ce qui pousse ainsi l'homme à se dénaturer en commettant la violence serait donc la part de sa nature qui l'amène à exprimer sur les autres son état naturel afin de s'en libérer, de se dégager de sa nature pour le temps d'une existence libre. Se dénaturer pour l'homme est une façon de faire jouer et d'être joué par son absence de nature.

II. Violence ou le pouvoir illégitime

Extériorisation Les relations humaines sont indissociablement des rapports de force, c'est-à-dire des rapports d'influence, de dépendance mutuelle et d'action réciproque. Le passage de la force à la contrainte violente est caractérisé par la question de la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

La violence

Analyse conceptuelle

reconnaissance : la violence est une contrainte où la liberté de l'autre n'est pas reconnue, voire où cette liberté est forcée de s'autocontraindre.

Dans l'analyse logique du rapport de pouvoir, Hegel pose ainsi l'identité fondamentale entre le pouvoir (*Macht*) et la violence (*Gewalt*)[3]. Il y a violence lorsque la relation de force exercée l'un sur l'autre se limite à cette extériorité sans possibilité de reconnaître l'autre comme autre et de se reconnaître soi dans cette relation. Ainsi la relation de pouvoir entre gouvernants et gouvernés peut devenir pure violence si elle se limite à un rapport extérieur où le gouverné ne reconnaît pas le gouvernant dans sa légitimité mais en subit la force et si le gouvernant ne se reconnaît pas dans le gouverné, c'est-à-dire ne reconnaît pas qu'il est gouvernant par la reconnaissance que lui concède le gouverné d'une légitimité à gouverner. La violence apparaît alors selon les termes de Hegel comme une contrainte aussi extérieure qu'un destin pour celui qui la subit et une contrainte extériorisante, aliénante pour celui qui l'exerce.

Expropriation Cependant, la violence ne se limite pas à l'impact du coup, elle exige la soumission totale. Son coup de force est de se faire reconnaître comme un droit. La violence apparaît ainsi dans l'appropriation originelle du pouvoir qu'un homme a sur un autre.

Rousseau caractérise ainsi le caractère liminaire de la violence comme passage de l'individuel au social, de l'état de nature à l'état politique : «le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : "Ceci est à moi" et trouva des gens assez simples pour le croire fut le véritable fondateur de la société civile» Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 2è partie). On voit dans cette fiction théorique sur le passage à la vie sociale que l'appropriation de soi ("ceci est (à) moi") consiste dans l'expropriation des autres, ou appropriation de leur reconnaissance et donc de leur force de production sociale. En effet, la reconnaissance du coup de force d'un individu, converti en état de droit, peut être pensée comme un équivalent du travail qui aurait mérité cette reconnaissance ; reconnaître une appropriation arbitraire, c'est donc aliéner sa valeur équivalente en travail : tel serait le début de la division sociale entre le capital (la possession immobilisée dans la propriété foncière) et le travail (vendu à autrui au prix de sa liberté) comme pratique première de la violence chez Engels.

Soumission De là est née la théorie qui légitime l'usage de la force publique pour protéger l'individu de la violence individuelle. Le présupposé est l'état de potentielle agression comme situation naturelle dans laquelle les hommes vivent en dehors de toute alliance politique : «du fait de cette défiance de l'un par rapport à l'autre, il n'existe pour nul homme aucun moyen de se garantir qui soit aussi raisonnable que le fait de prendre les devants, autrement dit, de se rendre maître, par la violence ou par la ruse, de la

[3] Ce terme connote également en allemand le pouvoir institué : voir chez Kant les trois pouvoirs, souverain, exécutif et judiciaire, qui sont autant de caractérisation d'une violence, par exemple, la souveraineté étant une violence dominante, (*die Herrschergewalt*), l'exécutif, une violence d'accomplir (*die vollziehende Gewalt*) et le judiciaire, la violence de dire le droit (*die rechtsprechende Gewalt*) ; (*Doctrine du Droit*, II, §45). Si l'Etat n'est simplement l'instance du pouvoir (*Macht*), une puissance (potentia) mais pouvoir suprême (potestas) - distinguée par Kant de la violence pure (*violentia*), c'est que son existence est condition de l'unité politique du peuple : «l'origine du pouvoir suprême (*der obersten Gewalt*) est pour le peuple, qui y est soumis, insondable du point de vue pratique (…)» (Remarque générale sur les effets juridiques qui découlent de la nature de l'association civile ; cf également le § 52) ; voir sur ce point C. Coliot-Thélene, «Violence et contrainte» Lignes n°25, 1995, pp.264 et sv

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.